

Son âpre haleine évoque des hurlements de damnés aux angles des vieilles tours ruinées, et fait traîner de longs et sombres halètements parmi les bois où les branches gémissent et se tordent.

Dans les lieux reculés, les chemins couverts de neige sont impraticables...

Ceux qui habitent les confins des forêts sont captifs au milieu d'un véritable désert de neige.

Au loin, perdus dans le chaos des rocs, des steppes immenses, deux êtres humains attendent, reclus, jetés par le destin dans l'existence la plus cruelle qui puisse être réservée.

Et cependant, ils ne se plaignent pas, bénissant le sort qui les a réunis, même dans l'épreuve.

C'est Christie de Clinthill, c'est Ketty, quelque temps auparavant sa fiancée, maintenant son épouse.

Son épouse depuis que la main défaillante du vieux meunier, avant de descendre pour jamais dans la terre, les a unis, les a bénis !

La cabane, péniblement construite par le guerrier, les abrite tant bien que mal contre un froid meurtrier.

A plusieurs reprises, la tempête, s'engouffrant dans les replis des montagnes contre lesquelles Christie a appuyé leur précaire demeure, en a secoué les états.

Les bruyères qu'il a entassées sur les côtés, amoncelées sur le toit pour en former les murs et arrêter ou le givre ou la neige, secouées par le vent ont plus d'une fois manqué de s'arracher.

Il lui a fallu, bravant les rigueurs croissantes de l'affreuse saison, charrier de nouvelles branches, abattues par ce vent même, afin de consolider leur minable chaumière.

Il lui a fallu au prix des plus pénibles efforts, creuser le sol gelé pour recouvrir de terre les branchages du toit, d'une sorte de mortier à peu près impénétrable.

Cette terre encore amoncelée au bas des murailles, trop vite improvisées au début, arrête maintenant les infiltrations de l'eau et de la neige fondue par la chaleur du feu qui brûle jour et nuit à l'intérieure.

Mais combien les journées sont interminables et mélancoliques souvent pour les deux créatures enfermées dans cet étroit espace.

Comme les deux réclus, les deux affamés guettent les signes précurseurs d'une saison plus élémentaire qui leur permettra de revenir parmi les humains.

Heureusement que l'affection qu'ils ressentent l'un pour l'autre les soutient, les défend contre la nostalgie.

—Christie, dit Ketty un soir que sans autre lumière que celle de leur foyer, ils écoutent l'orage gronder au dehors. Christie tu m'as promis de m'apprendre la cause de ta longue absence, loin du pays. Laisse-moi te rappeler ta promesse.

A plusieurs reprises, déjà, l'ancienne habitante du Moulin-Joli avait adressé cette demande à son compagnon.

Mais le soldat qui n'était cependant ni un trembleur ni un superstitieux, avait toujours renvoyé cela à plus tard.

—Non, vois-tu, disait-il, depuis le soir où j'ai vu l'Homme-Noir, auquel je m'étais refusé de croire jusqu'alors, il n'est arrivé que des malheurs autour de nous. J'aime mieux ne pas parler de ces choses.

—Lorsque je revins à moi chez les moines de Saint-Joseph où mes compagnons m'avaient transporté, je ne fis pas d'abord la moindre attention à cette apparition : une hallucination sans conséquence de mon cerveau au moment où je tombai, pensais-je. Mais depuis, j'ai causé avec mes compagnons, eux aussi l'avaient aperçu : il emportait notre pauvre petit Julien. L'Homme-Noir n'est donc pas un mythe !

Et Christie retombait dans un sombre mutisme, croyant apercevoir encore l'Homme-Noir emportant le petit Julien dans ses bras, la nuit où l'événement de Walter d'Avenel était parti avec l'enfant et ses hommes d'armes pour délivrer le chevalier.

Une balle de pistolet avait abattu son cheval ; une autre l'avait terrassé lui-même, il est vrai ? Et les fantômes ne se servent pas d'armes à feu.

Mais avant de s'évanouir, il avait cru voir le terrible Homme-Noir des légendes enlacer Julien de ses bras et s'éloigner d'un bond avec son fardeau. Et, comme il le disait, il avait appris depuis que ce n'était pas la une illusion de son cerveau, ainsi qu'il le pensait d'abord sans s'y arrêter.

Où, plutôt le temps et le mystère avaient produit l'œuvre affolante dans son esprit fruste et simple, bouleversé par tant d'événements et de malheurs...

Et il redoutait que cette évocation ne ramenât le mauvais génie. Pourtant, puisque Ketty revenait à la charge... à la grâce de Dieu !

—C'est vrai, murmura-t-il d'une voix sourde, je t'ai fait souvent cette promesse. Eh bien ! je vais la tenir. Seulement, Ketty, toi qui es une femme et par conséquent dévoteuse, fais le signe de la croix, afin que le génies qui hantent, dit-on, les landes et les tombeaux ne reviennent pas !

Ketty se signa lentement.

—Ma foi, avoua Christie de Clinthill, il y a des moments où je ne reconnais plus le franc batailleur, impie et insouciant que j'étais. Comme auparavant, vingt hommes armés ne me feraient pas peur pourvu que j'eusse seulement une épée solide à la main. Mais pour le reste, vrai, quand j'y songe après coup, il y a des moments où un petit frisson me parcourt le corps.

Il jeta une brassée de bois dans l'âtre.

—Voici qui va chasser définitivement tous les noirs souvenirs.

La flamme, jaillissant avec un nouvel éclat, éclaira ses traits énergiques, la longue et puissante barbe poussée sur ses joues depuis qu'ils erraient à travers les landes et les forêts, se nourrissant de racines et de leur maigre chasse,

Et il commença son récit :

—Tu connais cher Ketty, les événements qui suivirent l'arrestation du chevalier d'Avenel, lors de son retour au château et l'enlèvement de son fils, notre brave petit Julien, parti avec moi et mes compagnons afin d'arracher le chevalier aux Anglais maudits qui l'avaient assailli par surprise. Tu les connais d'autant mieux que ton aide courageuse permit à l'épouse de mon maître d'échapper à ses ennemis. Je te les nommerai donc pas. Tu sais aussi que je me séparai de Walter d'Avenel et de son infortunée compagne après avoir juré de châtier le meurtrier de leur fils.

« Ce meurtrier, d'après John Robby, l'abominable cabaretier du *Gué de la Mort*, n'était autre que Stewart Bolton, l'ancien intendant du duc de Melrose, devenu ensuite celui du chevalier et de sa jeune et trop confiante épouse.

« Son crime accompli, ses crimes, devrais-je dire, l'odieux gredin avait passé en Angleterre. Où pouvait-il en effet se trouver en sûreté sinon dans les États où l'impitoyable ennemi, l'ancien rival de mon seigneur était tout-puissant.

« J'avais acquis la preuve à peu près certaine d'une longue entente, d'une vieille complicité entre ce scélérat de Bolton et lord Somerset dont il était l'agent. L'intendant trahissait à la fois son pays et son maître, il était donc tout naturel que, pareil à la race infecte des traîtres, il allât chercher un refuge auprès de ceux à qui il s'était vendu.

« Je revins donc au clan d'Avenel où, ma chère et toujours fidèle Ketty, j'échangeai avec toi de nouveaux serments, et je franchis la Tweed, après avoir quitté mon costume de soldat, et n'ayant gardé pour arme qu'un poignard caché sous mes vêtements, afin d'en frapper l'assassin le jour où je le rencontrerais.

Je me souviens... murmura Ketty d'un accent contenu.

—Sur la rive anglaise, je trouvai des traces indéniables du passage du scélérat. J'arrivai jusqu'à une ferme, ou plutôt à un vaste domaine rural acheté depuis longtemps en secret par le misérable intendant avec le produit non seulement de ses rapines, mais aussi de ses félonies.

« Les paysans ne l'aimaient pas à cause de son âpreté. J'appris donc assez facilement d'eux qu'il y était venu un peu de temps auparavant et qu'il en était reparti quelques instants après en emmenant avec lui un enfant sournois et orgueilleux qu'il disait être son fils et les paysans avaient été chargés par lui d'élever en secret.

Arrivé à cet endroit de son récit, Clinthill s'interrompit :

—Quels mystères sans doute inavouables planaient sur la vie de l'ignoble intendant, murmura-t-il, pour le contraindre à cacher ainsi l'existence de cette fortune et de cet enfant ?

Christie de Clinthill avait alors pris la route de Londres.

C'est vers la capitale de l'Angleterre, lui avait-on dit, que s'était dirigé Stewart Bolton.

Londres était grand, mais le soldat était patient et tenace, et il espérait bien se trouver un jour ou l'autre en présence de l'assassin.

Le sang du bandit paierait ce jour-là pour celui de sa victime ; son châtimement satisfierait l'âme errante du pauvre petit Julien.

Le capitaine d'armes de Walter d'Avenel arriva à Londres.

Chaque des routes de la cité avait un gardien permanent, outre le poste militaire changé chaque jour.

Christie s'adressa à ce gardien et lui demanda s'il ne se souvenait pas d'avoir vu entrer une carriole qu'il lui dépeignit aussi exactement que possible, indiquant l'époque du voyage de Stewart Bolton.

Le gardien se mit à rire.

Le questionneur croyait donc que Londres était un bourg comme celui dont il venait sans doute pour qu'on se souvint d'une guimbarde.

Christie, sans se décourager, s'adressa à chacune des autres routes de la capitale.

—Ce voyageur est un de mes proches, et je donnerais beaucoup pour le retrouver, protestait-il.

Sur ce dernier point l'Écossais disait vrai.

Il aurait volontiers payé ce plaisir de sa vie, pourvu qu'il eût vu rendre le dernier soupir à l'ancien intendant, avant de périr lui-même.